

Zoom in

Numéro 147-148, septembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Zoom in]. *Séquences*, (147-148), 80–82.

SIMON LES NUAGES



SIMON LES NUAGES —
Réalisation: Roger Cantin
 — **Scénario:** Roger Cantin — **Production:** Claude Bonin, Ian Boyd
 — **Images:** Michel Caron
 — **Montage:** Yves Chaput
 — **Musique:** Milan Kymlicka — **Son:** Dominique Chartrand —
Décors: Claudine Charbonneau —
Costumes: Huguette Gagné — **Effets spéciaux**
"in camera": Roger Cantin — **Effets spéciaux**
sur le plateau: Louis Craig, Claire Brisson, René Patenaude —
Interprétation: Hugolin Chevrette-Landesque (Simon), Patrick St-Pierre (Pierre-Alexandre), Benoit Robitaille (Picard), Naad Joseph (Laperle), Jessica Barker (Carole), Isabelle Lapointe (Hélène), Anaïs Goulet-Robitaille (Michelle), Charles-André Therrien (Paul), Edgar Fruitier (M. Walker), Kim Yaroshevskaya (Mlle Margot), Bernard Carez (M. Cadotte), Louisette Dussault (Mme Cadotte), Alain Gendreau (le fermier Solis) — **Origine:** Canada (Québec) — 1990 — 80 minutes —
Distribution: CinémaPlus.

Certains critiques ont reproché à Roger Cantin d'avoir fait un film trop gentil, de ne montrer que de jolies choses, de mettre en scène des adultes d'une part un peu « gagas » et, d'autre part, destructeurs du merveilleux monde des enfants. Cantin aurait aussi un côté prêchi-prêcha exaspérant. On lui reproche encore de s'aventurer vers le fantastique sans avoir assez d'envergure pour le faire. Son scénario serait mal écrit, son film mal monté, les enfants mal dirigés. Bref, il faudrait jeter *Simon les nuages* à la poubelle, aller voir tous les films de Spielberg et crier hurra.

Cette attitude me tombe royalement sur les nerfs. Je veux bien admettre que *Simon les nuages* n'est pas le chef-d'oeuvre de l'année, que Cantin jette parfois des idées ici et là sans toujours les rendre à terme et que les enfants mignons et bien gentils malgré leurs défauts sont plutôt ennuyeux pour les adultes « critiqueux » que nous sommes devenus. Mais ce n'est pas suffisant pour s'acharner à repousser du revers de la main le premier long métrage de fiction d'un cinéaste talentueux. Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, Roger Cantin n'est pas tombé de la dernière pluie. Depuis vingt ans, avec la collaboration de Danyèle Patenaude, il a tourné plus d'une trentaine de courts métrages en déployant toute son imagination fantaisiste et loufoque. Et parce qu'il n'a jamais eu beaucoup de sous pour faire ses films, il a appris à créer toutes sortes d'effets avec peu de moyens. Avec *Simon les nuages*, il

continue sur cette voie. C'est lui qui a signé tous les effets spéciaux « in caméra ».

Curieusement, ce n'est pas ça qui m'a le plus séduit sur le plan technique. J'ai surtout aimé les plans serrés qui isolent les principaux personnages, en l'occurrence les enfants, du reste du village. Ce choix colle très bien au propos d'un film où les enfants et les adultes vivent dans deux mondes très différents. Pendant que nous y sommes, je dirai que je ne comprends pas pourquoi cette scission entre le monde des enfants et celui des adultes a fait fulminer quelques critiques. Moi, je trouve que l'idée de Roger Cantin est une très belle représentation de la solitude inhérente à tout être humain. Je ne parle pas de l'isolement qui est un symptôme pathologique. Je parle de la particularité de chacun, de ce qui fait que tout individu est unique. Cette différence n'est pas un jugement contre les autres. C'est juste une question d'affirmation de soi, un désir de vivre sa vie. Chacun a droit à son originalité et à son jardin secret. Simon et ses amis ont trouvé le leur dans le rêve. C'est tout. Roger Cantin n'a jamais dit que l'imagination et la fantaisie sont l'apanage des enfants et que les adultes vivent dans un monde triste et trop sérieux. Il est lui-même la preuve vivante du contraire. D'ailleurs, les adultes de son film sont plutôt amusants. La deuxième chose que j'ai bien aimée, c'est cette caméra qui se déplace toujours très bas lorsque les enfants tentent de traverser le village à l'issue des

adultes. Ça aussi ça colle vraiment au propos du film que je vais vous résumer tout de suite afin de vous mettre dans l'atmosphère.

Simon les nuages, c'est l'histoire d'un jeune garçon qui croit pouvoir se rendre dans un pays onirique habité par des animaux et des oiseaux disparus naturellement ou à cause de la civilisation. Dans le rêve qu'il fait souvent, Simon traverse une forêt exotique accompagné de six ou sept garçons et filles. Ils s'aventurent joyeusement dans ce monde inconnu jusqu'au moment où Simon aperçoit quelque chose de fantastique. La dernière fois que le rêve se produit, Simon séjourne à Sainte-Lucie de Bagot, chez son cousin Pierre-Alexandre. Parce que le village est construit sur une montagne magnétique, les horloges ne tiennent pas l'heure et le jardin de monsieur Walker ne gèle jamais l'hiver. Il n'en faut pas plus pour que Simon comprenne qu'il a enfin trouvé le chemin qui mène au pays de ses rêves situé derrière le Troisième Bois. Les deux cousins partent en expédition avec quelques amis. Ils doivent s'y prendre à plusieurs reprises parce qu'aucun adulte ne doit les voir. Leur regard serait fatal. Notamment celui de monsieur Walker qui fait bien peur aux enfants avec sa règle de bois; cet instrument qui sert à mesurer la longueur des mains des intrus qui osent piétiner son jardin. Cela n'empêchera pas les enfants de revenir. Ils trouveront une solution assez ingénieuse pour traverser ce premier obstacle. D'autres aventures les attendent jusqu'au moment où ils parviennent au-delà du Troisième Bois. Alors la forêt se transforme et une mer apparaît devant eux. Seul Simon aura le temps de s'y baigner. C'est que la contrée fabuleuse se dissout par enchantement. Le petit Simon se réveille alors étendu dans l'eau de l'abreuvoir des animaux du fermier Solis qui passait par là. C'est cet adulte qui a fait

disparaître le pays imaginaire par son seul regard. Pour les enfants, ce n'est que partie remise puisqu'ils atteindront à nouveau le pays enchanté et qu'ils y rencontreront un Mégacuriosaure qui leur fera bien peur par ses grands cris provoqués par une rage de dents.

Ce Mégacuriosaure, un dinosaure pesant 13 tonnes et mesurant 37 pieds, a été conçu par un cinéaste d'animation, Bill Maylone. Il a mis six mois pour fabriquer cet animal qui en réalité pesait une livre et demie et mesurait 37 pouces. L'animateur s'est amusé à faire bouger la queue de son Mégacuriosaure de la même façon que celle d'un chat curieux qui joue. Décidément, les chats sont des animaux de prédilection pour ceux qui fabriquent des êtres fabuleux sympathiques. Souvenez-vous de E.T. dont la forme du visage vu de face avait été calquée sur la photo d'un chat. Autre détail technique concernant le Mégacuriosaure: le tournage image par image a duré deux mois, car un plan de dix secondes peut demander jusqu'à 28 heures de tournage. Le résultat est impressionnant surtout quand on sait que ce film a été réalisé avec un budget normal. Quant au passage de la réalité à la fiction, il a été rendu possible par un tournage à Cuba, Saint-Bruno et Terrebonne. Et ça aussi ça marche.

Finalement, l'aspect pédagogique de ce film n'est pas aussi lourd que certains l'ont laissé entendre. Bien sûr, on sent bien que l'avenir de la planète, en particulier la sauvegarde des animaux, préoccupe le cinéaste, mais cette préoccupation commence à faire partie de nos vies à un point tel qu'on le remarque de moins en moins. Et l'interprétation des enfants vaut bien celle des autres films pour jeunes réalisés ici depuis quelques années.

Sylvie Beaupré

The Top of His Head

Il y a des cinéastes pour qui les structures narratives inspirées de la littérature, y compris les plus modernes, ne rendent pas justice aux ressources poétiques du cinéma. Il faut prendre note du travail de ces dissidents, même si les fruits de leur rébellion ne sont pas souvent convaincants. Le cinéma purement poétique, celui qui parcourt le réel avec une liberté désinvolte, c'est l'art pour tomber en amour avec les sensations. Lorsque passe un ange et que chaque moment devient un privilège, cela donne des oeuvres mémorables.

The Top of His Head n'est pas vraiment un film mémorable. Au contraire, on serait porté à dire qu'il aurait pu être bien meilleur. Malgré ses faiblesses, dont on reparlera, cette oeuvre demeure attachante, notamment par sa candeur. Le film a été réalisé par un jeune cinéaste ontarien qui y manifeste un intérêt marqué, parfois débordant, pour le cinéma prodigue. Cet attachement se manifeste dans la construction narrative qui emploie tous les moyens pour saboter la linéarité du récit. Le but est d'imposer au film une structure en forme de flottement mental. Le spectateur est invité à suivre les périples du héros, comme on suit le courant des pensées, c'est-à-dire sans logique précise et réductrice. Mettler utilise abondamment les flash-backs, les rêves et les fuites dans l'imaginaire. La bande sonore très fouillée, agit comme une couche indépendante, parfois rebelle dans sa relation avec l'image. Quant à l'oeil de la caméra et son complice le montage, ils se laissent souvent distraire par des éléments sans liens apparents avec le récit



plutôt que suivre ce dernier avec célérité. Tout cela provoque une mise en valeur du caractère sensuel du langage cinématographique par rapport à ses attributs plus purement intellectuels ou émotifs.

Gus, le héros imaginé par Mettler, est un vendeur d'antennes paraboliques. On partage une journée importante de sa carrière, alors qu'il lui reste seulement trois antennes à vendre pour obtenir une promotion. Ce jour-là, Gus se laisse entraîner par une errance intuitive. Il est à la recherche d'une femme dont il est amoureux, cependant que trois agents secrets le poursuivent pour d'obscures raisons. Un train qui passe, une auto en panne, un rendez-vous manqué et voilà le chemin tracé pour prendre congé du réel trop quotidien, et pour se déserrer un peu la cravate.

Apologie de l'abandon aux sens, *The Top of His Head* fait

THE TOP OF HIS HEAD —
Réalisation: Peter Mettler
— Scénario: Peter Mettler
— Production: Niv Fichman — **Images:** Tobias Schliessler et Peter Mettler — **Montage:** Peter Mettler et Margaret Van Eerdewijk — **Musique:** Fred Frith — **Son:** John Martin, Hans Peter Strobl, Adrian Croll et Alan Geldart — **Interprètes:** Stephen Ouimette (Gus Victor), Christie Macfadyen (Lucy Ripley), Gary Reineke (Berge), Diana Barrington (Jolanda), David Main (monsieur Victor), Julie Wildman (madame Victor), Alexander Maidan (Justin Miller), Julian Richings (Robert) — **Origine:** Canada — 1989 — 110 minutes — **Distribution:** Cinéphile.



**Les seuls spécialistes en commandite d'événements
cinématographiques et télévisuels**



productions

publi-cité

Appelez Claude-Michel Morin, Gérard Dab,
Alain Tréhoust ou Philippe Dorget à:
270-4044

prévaloir l'intuition, non seulement dans la conduite du personnage mais aussi dans la fabrication même du film. Ainsi Peter Mettler laisse libre cours à ses impressions visuelles et sonores, bien que cela nuise au rythme du film et à la portée intellectuelle de son message. De même, Gus se laisse guider par son instinct et sacrifie sa promotion pour retrouver la femme qu'il aime. Le film est en parfaite communion avec son protagoniste.

L'idée maîtresse de *The Top of His Head* est assez bien explicitée dans le commentaire d'un annonceur de radio dont on entend la voix off durant le générique. Il explique à l'auditeur une nouvelle expérience scientifique permettant aux savants de reproduire graphiquement l'activité mentale d'un singe.

L'annonceur termine son reportage en disant: «C'est la première fois qu'un processus psychologique a pu être observé visuellement. Voici le reste de l'histoire...» On ne peut exprimer plus clairement le but recherché par Mettler, c'est-à-dire, faire un film qui portait la pensée vagabonde et les sensations humaines les plus pures. Les rêves, les souvenirs et les idées mentales sont au cœur du film. Mettler braque sa caméra sur des pensées.

Tout cela est fort intéressant, à tout le moins au niveau expérimental, surtout que le jeune réalisateur possède un sens visuel fort notable. Le montage et la bande sonore sont d'une qualité bien au-dessus de la moyenne du genre. Les choses se gâtent un peu lorsque Mettler tente de raconter de façon plus classique une histoire d'agents secrets. L'absence d'humour et de recul ironique rend ces épisodes assez pénibles. Dans ces moments de suspense maladroits, Mettler semble vouloir faire plaisir à une catégorie de spectateurs autre que celle pour qui l'ensemble du film est destiné. À la limite, ces retours au classicisme narratif apparaissent quasiment comme une soupape à l'expérimental.

Il y a aussi une certaine naïveté dans le message intellectuel du film. Entre, d'une part les satellites, les antennes paraboliques, la transmission électronique, les images vidéographiques et, d'autre part, le flot de la pensée humaine, les images mentales, la valeur des mots, le rêve et la mémoire, l'opposition s'en tient à des évidences sans vraiment proposer d'idées fortes. Lorsque le héros compare les satellites à Dieu, on se dit que Mettler aurait dû réfléchir à tout cela un peu plus longtemps. *The Top of His Head* est assez peu convaincant quand l'auteur avance des énoncés philosophiques bien pensants, jolis à première vue, mais malheureusement assez creux.

Finalement, c'est dans la plus pure simplicité, loin des images d'écran vidéo qui parasitent ici et là le film comme un mauvais pastiche de Musique Plus, que *The Top of His Head* prend toute sa valeur. Comme dans cette scène où une femme raconte qu'elle fait le tour du monde pour photographier mentalement de belles images, avant de subir une opération qui la rendra aveugle. Son histoire forte et essentielle est racontée pendant que se succèdent à l'écran des images de cartes postales. Dans une scène comme celle-là, Mettler donne tout son sens au regard et à la sensation du moment présent.

Martin Girard